

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for Dec 8, 1903.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 8 décembre. — Indications pour la Louisiane — Temps — beau précédé de pluie dans la partie sud-est mercredi. vents frais du nord.

A Propos du Message.

Il y a une injustice à rendre à M. Roosevelt, c'est que quand il n'est pas trop travaillé à l'intérieur par ses petites ambitions personnelles, trop tracassé au dehors par celles de son entourage, l'homme de parti disparaît presque complètement chez lui, il n'en reste pour ainsi dire plus de trace.

Il redevient Américain pur sang, sans distinction de parti, d'école, de section. C'est aussi bien un Américain du Nord qu'un Américain du Sud.

Dans ses bons moments, il serait homme à oublier les favoris de son propre parti pour choisir des candidats du parti qui lui fait opposition parce qu'ils lui semblent supérieurs en mérite, qualité presque introuvable chez un politicien, surtout quand ce politicien appartient au parti républicain.

Malheureusement ce parti ne lui laisse jamais cette liberté. Presque toujours la place est prise avant que le choix soit possible; et le poste une fois occupé, il faut une force héroïque, un courage presque surhumain pour essayer d'en déloger le possesseur, surtout quand ce dernier a la tenacité qui est l'appanage du parti républicain.

Sans cette tenacité qui est la propre qualité de M. Roosevelt, il serait encore un candidat sortable. Il est plein de bonnes intentions et quand une idée juste, ou qui lui semble telle, lui traverse l'esprit, il ne l'abandonne jamais; il ne cède qu'à la force. Quant à ses intentions, elles sont toujours honnêtes.

Impossible, après lecture de son dernier message, de ne pas rester vivement frappé du ton honnête, loyal qui règne dans tout ce long document, comme dans ceux qui l'ont précédé. Ce n'est pas une indigne comédie que joue ici M. Roosevelt. Ce qu'il dit, il le pense sans emphase comme sans faux-fuyant.

Malheureusement il n'est pas seul. Il a un triste entourage et il appartient à un parti rapace qui ne lâche pas facilement sa proie. Il y a loin de la coupe aux lèvres et des intentions aux actes. Le Président en donne souvent d'assez tristes preuves, et l'on se sent parfois douloureusement surpris du contraste que l'on trouve entre ses déclarations et sa conduite.

Il y a une sorte de fatalité qui pèse sur la politique du parti républicain; elle corrompt tout ce qu'elle touche, parce qu'elle ne repose pas sur un sentiment vraiment, sincèrement démocratique et que tout en elle respire et aspire le privilège.

L'EXPEDITION

NORDENSKJOLD

RETROUVEE.

L'expédition suédoise au pôle Sud, que dirige le docteur Otto Nordenskjöld et sur le sort de laquelle régnaient de graves inquiétudes, vient d'être heureusement retrouvée. Tous ses membres sont sains et saufs.

Trois missions de secours avaient été organisées, au cours de cette année, pour aller rechercher le docteur Nordenskjöld et ses compagnons: l'expédition française du docteur Charcot, à bord du "Français", partie au mois d'août; l'expédition néo-zélandaise du capitaine Gylde, à bord du "Frithjof", partie également au mois d'août; l'expédition argentine du capitaine Irizar, à bord de l'"Uruguay", partie au mois de septembre. Celle-ci avait été déçue parce qu'un officier de la marine argentine, M. Sobral, avait été attaché à la mission Nordenskjöld. C'est elle qui, arrivée la première au continent antarctique, a eu la bonne fortune de retrouver les explorateurs.

Voici, en effet, le télégramme qui est parvenu hier de Buenos Ayres: Le ministre de la marine a reçu une dépêche officielle de Rio Gallegos, annonçant que le navire argentin "Uruguay" est arrivé, ayant sauvé l'expédition antarctique. Il a trouvé Nordenskjöld et ses officiers à la Terre Louis Philippe, et le reste de l'expédition à l'île Seymour.

Tous les membres de l'expédition sont à bord de l'"Uruguay". L'expédition Charcot est arrivée. C'est le 15 octobre 1901 que le navire "P. Antarctic" quitta Göteborg pour la Plata, emmenant la mission du docteur Otto Nordenskjöld. Celui-ci, néveu du grand explorateur suédois aux régions arctiques, avait précédé par divers voyages à cette course aux régions mystérieuses de l'extrême Sud, où il comptait parcourir les terres découvertes par Demont d'Urville en 1838.

Le 15 décembre 1901, l'"Antarctic" arrivait à Buenos Ayres, d'où il gagnait la Terre de Feu, puis l'île Nelson, l'une des Shetland méridionales. Il rayonnait de là dans différentes directions, suivait le canal d'Orléans, parvenait à l'entrée du détroit de Gerlach, et piquait dans le sud, le long de la Terre Louis-Philippe, jusqu'à 66 degrés de latitude où la glace l'arrêtait.

Le 21 février, Nordenskjöld débarqua de l'"Antarctic" au cap Seymour, avec trois savants et deux matelots pour hiverner et poursuivre ses recherches scientifiques, tandis que l'ordre était donné au navire de la mission d'opérer quelques études océanographiques et de retourner aux îles Falkland.

Le 11 avril 1902, l'"Antarctic" quitta cet archipel pour la Géorgie du Sud, où il demeura jusqu'en juillet; après quoi, il revint aux Falkland et à la Terre de Feu, qu'il quitta le 4 novembre, pour se diriger vers la Terre Louis-Philippe, où il devait retrouver Nordenskjöld et ses cinq compagnons. On comptait donc les voir revenir en Europe en février ou en mars dernier.

Or, depuis le mois de novembre de l'année passée, soit de puis un an exactement, on n'avait plus de nouvelles, ni de l'"Antarctic" ni de Nordenskjöld. Le télégramme de Buenos Ayres ne donnant pas de nouvelles de l'"Antarctic", il est plus que probable que ce navire a été coulé par les glaces dans les environs de cap Seymour, en voulant atteindre la station d'hivernage du docteur Nordenskjöld, et que les naufragés se sont retirés sur ce cap en attendant des secours.

La mission suédoise du "Frithjof", organisée uniquement dans le but de secourir l'expédition Nordenskjöld, n'a donc plus désormais de raison d'être. Elle va sans doute rentrer. Il n'est pas de même de la mission Charcot: celle-ci avait accepté avec empressement de coopérer à l'œuvre de salut tentée pour retrouver les explorateurs suédois en péril; mais ce n'était pas là tout son programme: elle devait aussi se livrer à des recherches scientifiques et géographiques. Elle va pouvoir les entreprendre, libre de tout autre souci, dès que le "Français" aura réparé à Buenos Ayres les avaries qui l'immobilisèrent dans ce port pour quelque temps.

La tour chinoise de Laeken. On met en ce moment la dernière main, mande-t-on de Bruxelles, à la fameuse tour chinoise que le roi des Belges fait élever dans le parc de Laeken, à l'angle de l'avenue Van Praet.

C'est un monument étrange. L'extérieur est des plus pittoresques, avec son entrée monumentale, ses escaliers au haut desquels se dresse la statue en bronze d'une divinité chinoise, ses panneaux sculptés et ses balcons bordant chaque étage.

Un large escalier mène vers les salons luxueux, aux ornements de cèdre sculptés en volutes, aux panneaux ornements de laque. Aux fenêtres, des vitraux aux teintes bleuâtres ne laissent pénétrer dans les pièces qu'un jour discret, presque embué et mystérieux, laissant des coins d'ombre où grimacent des figures apocalyptiques.

On a utilisé pour cette construction plus de 800 mètres de bois précieux. La tour est tout entière éclairée par trois cents lampes électriques et chauffée par un appareil perfectionné. Ajoutez l'ascenseur, et vous aurez une description sommaire.

Qu'y fera-t-on dans cette tour? Nul ne le sait. Mais, à modestité! un restaurant japonais y sera mis à la disposition du public... payant. Il y aura, comme il convient, garage pour autos et bicyclettes.

Arrivée de l'ambassadeur d'Allemagne. New York, 8 décembre.—Le baron Speck von Sternberg, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, et James Gordon Bennett sont arrivés d'Europe aujourd'hui sur le vapeur Kaiser Wilhelm II.

La République de Panama reconnue par la Suède. Washington, 8 décembre.—M. Thomas, ministre des Etats-Unis à Stockholm, télégraphie au département d'état que le gouvernement de la Suède et de la Norvège a reconnu la République de Panama.



MORT DE M. JACOB HASSINGER.

Par la mort de M. Jacob Hassinger, décédé hier soir à neuf heures 15 à l'âge de soixante-cinq ans et vingt-neuf jours, disparaît un des citoyens les plus éminents de notre ville, un homme qui, dans ses multiples entreprises, se montra d'une intelligence et d'une habileté supérieures et travailla ainsi au développement et à la prospérité de

M. Jacob Hassinger était né à Rehborn, Allemagne, le 10 novembre 1828. Tout jeune, à l'âge de douze ans, ses parents l'amenaient à la Nouvelle-Orléans, dont il devait faire sa patrie d'adoption. C'est ici, en effet, qu'il fonda une famille et qu'il mit en œuvre ses facultés et cette activité qui le firent de lui un des premiers hommes d'affaires de notre ville, lucidité et activité qui devaient conserver jusqu'à son dernier jour, car il mourut président de la "Germania Savings & Trust Company", président de la "Germania Insurance Company" et président de la "German Gazette Publishing Company".

C'est en 1847 que le jeune Hassinger débarqua à la Nouvelle-Orléans avec sa famille, une des nombreuses familles du Palatinat qui, encouragées par des succès récents, avaient résolu d'émigrer en Amérique.

A cette époque de nombreux Allemands, principalement de l'Allemagne du Sud, arrivaient dans notre port et pour beaucoup d'entre eux la lutte fut dure au début.

Le jeune Jacob Hassinger dut, malgré sa jeunesse, chercher un emploi pour aider sa famille, et après diverses tentatives il fut accepté comme apprenti à l'imprimerie de la "Gazette Allemande" dirigée alors par Joseph Colon.

Peu de temps après que le jeune Hassinger eût terminé son apprentissage l'éditeur voulait le journal à ses employés, qui en contiguèrent la publication en coopération. Malgré l'immigration allemande les progrès du journal furent difficiles, mais M. Hassinger sut lui donner de l'impulsion, et quelques

années après 1870 il en devenait le propriétaire. Il dirigea ce journal pendant plus d'un quart de siècle, puis en 1897 le céda à la compagnie qui en est aujourd'hui propriétaire.

Dans sa carrière de journaliste M. Jacob Hassinger fut d'une probité à toute épreuve et sut s'attirer l'estime et l'amitié de tous ses confrères.

C'est lui qui présida en 1890 à la Nouvelle-Orléans la grande "Saengerfest" qui eut un retentissement national.

M. Hassinger avait épousé il y a quarante-six ans Mlle Schuler, la veuve de ce dernier, et fut accompagné d'une longue vie il y a six ans.

Le défunt laisse quatre enfants: Mme Emme F. Del Boudo, Mme G. A. Blaffer, Mlle William H. Hassinger et Geo. A. Hassinger. Les funérailles de M. Hassinger auront lieu demain, jeudi, à trois heures de l'après-midi. Nombreux seront ceux qui iront rendre hommage au défunt, à sa dernière demeure, Avenue Jackson, 1014.

ST. CHARLES ORPHEUM. "L'Orpheum Show" sous la direction de M. Martin Beck, continue à attirer la foule au St. Charles Orpheum. Jamais on n'a joué le vendredi comme les artistes de M. Beck. Ils débiteront merveilleusement le couplet et ce sont des comédiens de première force.

Melbaire et Heath sont les plus anciens musiciens, qu'il y ait maintenant dans l'Union; ce sont aussi les meilleurs.

A côté d'eux brille Miss Elisabeth Murray, une véritable étoile. On a beaucoup applaudi hier et avant-hier les scènes de ventiloque et de Reynaud et d'excellentes pantomimes.

NEWCOMB. Dimanche, en matinée, il y a eu deux premières très intéressantes: "Harly Barry" et "Way up East" — sous la direction immédiate de MM. Harris et Sidman. On sait déjà que "Harly Barry" n'est qu'une transformation de la pièce devenue célèbre sous le titre de "Fosse-Calf". Quant aux artistes, ils ont fait

déjà leurs preuves ici et ailleurs, à Londres et au Nord. Il y a dans cette pièce un excellent effet et provoque les bravos de toute la salle.

Le Newcomb ne désemplit pas depuis dimanche.

OPERA. "Rigoletto" a beaucoup d'admirateurs qui trouvent que Verdi a su adapter avec art, de la belle musique au livret sombre de l'opéra, lequel fut tiré par Piave du remarquable ouvrage de Victor Hugo "Le roi Samsone".

Elle n'est pas gaie, en effet, cette pièce; elle nous donne une triste idée des mœurs du temps de François Ier. Il faut être très éminent amateur de bonne musique pour comprendre tout ce qu'il y a de mélodie dans cette partition qui sert de cadre à un drame dont les situations sont poignantes.

Il est reconnu que la musique italienne est très difficile à interpréter; les rôles de bariton sont écrits si hauts que beaucoup d'artistes hésitent à les inclure dans leur répertoire — de peur de se briser la voix. Celui de Rigoletto ne fait pas exception à la règle: il est fatigant et ne souffre pas de médiocrité.

M. Layolle excelle dans le genre italien et, en habile chanteur, il est sorti victorieux de la rude épreuve qu'il lui a fallu traverser hier soir.

Mme Guinchon a été tout à fait à son aise dans le rôle de Gilda qu'elle a chanté magistralement. Chaque fois que l'on entend, on a joué "Rigoletto", notre falcon a été l'objet d'une ovation en attendant donc à celle d'hier soir — elle l'a pleinement mérité.

Le rôle du duc de Mantoue est chanté d'ordinaire par un ténor de traduction, hier soir, M. Ayrol fort jeune, qui a remporté la satisfaction du public.

Le Sparafucile de M. Lussier a été excellent sous tous les rapports.

Le contrat ne paraît qu'un dernier acte, et Mme Bresler-Gianoli qui n'avait qu'un tout de rôle à remplir s'y est fait applaudir.

Le quatuor du dernier acte souffrit pour immortaliser Verdi, c'est une des pages qui plaissent le plus de tout l'opéra. Il a été chanté avec un tel ensemble qu'il a été très fréquemment applaudi.

C'est ce soir qu'aura lieu la représentation de gala au profit de l'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge. A cette occasion la salle de l'Opéra sera remplie, car tout le monde voudra assister à un spectacle dont le but est si louable, et dont la recette nous fera plaisir.

Demain soir, "Roméo et Juliette".

BESSIERE ROUES. ELYSIUM. Dimanche, en matinée, la jolie salle de l'Elysium regorgeait de spectateurs pour assister à la première de "Carmen", à l'opéra non plus d'opéra, mais de drame.

On sait que l'œuvre de Mérimée a été tout d'abord un roman, puis un drame. C'est cette dernière pièce que donnait dimanche en matinée et le soir les artistes de l'Elysium.

lent. Miss Rosa Mayo a tiré un parti magnifique du rôle très difficile à tenir de Carmen; elle en a fait un personnage extrêmement intéressant et elle a enlevé les suffrages de toute la salle.

TULANE. Louis James et Frederick Ward sont des tragédiens d'une valeur incontestable; ils sont à l'heure qu'il est, la gloire et la fortune du théâtre américain.

Doués de qualités diverses, ils se placent au talent à peu près égal et arrivent au succès par différents voies. Rien d'intéressant comme la lutte qui s'est établie entre eux et le contraste de deux caractères.

James jeune, fougueux, a une ambition sans frein, marche à la conquête du monde avec une audace sans égale et voudrait escalader le ciel, la terre ne suffisant plus à satisfaire ses rêves ambitieux.

Ward, moins jeune, moins brillant, mais plus habile, plus perfide, fait de Perdicas une sorte de luge dangereux, travaillant à la perdition du jeune marquis et il arrive parfois à la réussite.

Cette lutte entre ces deux personnages fameux est le plus passionnant des spectacles, mais le véritable but de la pièce est de faire courir ses deux héros à travers le monde et de fournir à la galerie le plus attrayant, le plus pittoresque des spectacles.

Ainsi le drame a-t-il été monté avec tout le luxe imaginable. Tous nos amateurs voudront voir et applaudir ces deux habiles tragédiens.

La pièce tiendra l'affiche toute la semaine avec un succès qui ne se refroidira pas.

GRAND OPERA BOULE. Nous avons déjà donné une courte analyse de "Queen of the White Slaves", un drame étonnant qui vient d'obtenir un succès au grand théâtre de la rue Canal et à la troupe Baldwin-Melville l'occasion d'un nouveau triomphe.

M. Lester Loneragan, qui joue dans la pièce un rôle de détective, s'y fait applaudir chaleureusement, depuis dimanche matin, Miss Montgomery ne s'est jamais montrée plus intéressante, sympathique que dans le rôle de l'Écuyère blanche. Elle s'est couverte de nouveaux titres à l'estime du public de la Grand.

CRESCENT. Voici les deux joyeux comédiens que son nomme Ward et Vokes reviennent à la Nouvelle-Orléans au Crescent, le théâtre de leurs anciens succès.

Ils donnent cette fois "A Part of Pinks", une de ces pièces qui échappent à l'analyse et ne se discutent pas, par la simplicité raisonnable qu'elles ne peuvent soulever la discussion.

On s'y amuse, en effet, et quand on a pleinement satisfait son désir, on rentre chez soi content et sans demande pas de revanche.

L'ESPRIT DES AUTRES. Nos réveurs fantasmatistes. Un de nos amis a écrit à un de nos amis une édition érudite de l'Écriture.

Celui-ci lui rend l'ouvrage magistralement habillé. Mais, en rangeant les volumes dans sa bibliothèque, notre ami peut lire au dos: l'Écriture II, etc.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LA Main Mystérieuse.

Par ELY MONTCLERC.

TROISIEME PARTIE.

Cœur de Mère.

tres sensible aussi, je vais pleurer, moi, ma!

La jeune fille s'efforçait de rire et de prendre un ton enjoué, mais il était facile de voir au tremblement de sa voix qu'elle n'avait pas du tout, elle non plus le cœur à la plaisanterie.

Cependant, le fils de Marguerite reprenait: — C'est vrai, mademoiselle, je mérite que vous vous moquiez de moi, et je dois, en vérité, vous paraître bien sot. Seulement, voyez-vous, cette nouvelle que vous m'annoncez brusquement, cela m'a donné un coup, un coup! Pardonnez-moi, j'ai tellement d'amitié pour vous!

— Oh! vous comprendriez ma peine si je vous disais les véritables sentiments que... qu'... Le pauvre garçon s'arrêta. L'aveu qui lui montait au cœur s'arrêta sur ses lèvres.

— Eh bien! fit-elle avec un doux sourire, vous ne me dites plus rien, monsieur Henri!... Alors, puisque c'est ainsi, je vais m'en aller... — Non, non, supplia-t-il... je vous vois si peu, et vous m'êtes tellement nécessaire... — Ah! bah! répliqua la fille en lançant un malicieux regard de côté à son compagnon, mais vous vous illusionnez je crois, car enfin vous vous passez plutôt de ma présence que...

de plaisir, insista Henri. Je m'ennuierais moins, je vous assure, loin de vous, si j'avais de temps en temps une petite lettre.

Annetta laissa échapper un geste de dépit. — Non; murmura-t-elle; j'ai parlé trop vite... c'est impossible.

— On ne me permettrait pas d'être en contact avec un jeune homme... Mademoiselle est trop sévère, elle déclarerait que c'est inconvenant.

Le fils de Marguerite était bien trop fouchérement honnête pour lui conseiller de faire sa correspondance en cachette sans ne répondre à rien... Il courba le front, et soupira.

Kunzygée par ses idées. Annetta, timidement, passa sa main sur son visage, et tira le jeune homme par sa manche. — Eh bien! fit-elle avec un doux sourire, vous ne me dites plus rien, monsieur Henri!... Alors, puisque c'est ainsi, je vais m'en aller... — Non, non, supplia-t-il... je vous vois si peu, et vous m'êtes tellement nécessaire... — Ah! bah! répliqua la fille en lançant un malicieux regard de côté à son compagnon, mais vous vous illusionnez je crois, car enfin vous vous passez plutôt de ma présence que...

de la lumière du jour... — Les ténébreuses paraissent si repoussantes si vous êtes près de moi... déclara Henri d'un accent passionné.

O mademoiselle, pardonnez-moi, excusez mon audace... le nez, je tremble, je pleure... l'émoi me bouleverse.

Depuis le premier soir où vous m'êtes apparue, en cette même place où nous sommes... je suis absolument transformé... je vous adore... j'espère... je suis fou...

Surtout, ne vous méprenez pas sur mes paroles... Si vous m'avez inspiré le plus ardent amour, vous avez aussi tout mon respect, enfin... je ne sais pas vous dire... les expressions me manquent pour vous témoigner ce que je ressens...

Mais vous comprenez, n'est-ce pas, à quel point vous m'êtes chère... et vous ne me repoussez pas... — Henri! balbutia la jeune fille elle-même toute frémissante, Henri, c'est mal... ce n'est point à moi que vous devez dire ces choses... — Ma bien aimée, oui, certes, je le comprends, je m'en excuse... mais je n'ai pu à temps me fermer la bouche. Cependant, vous en, est-ce tellement irrespectueux d'avouer à une femme qu'on lui donne sa vie pour jamais... — Non, dit-elle, Annetta.

et... je suis loin... de vous tenir rancune... car je... je crois que je vous aime moi aussi!

A de telles paroles, nulle réponse humaine n'est possible, et notre langue est trop pauvre pour peindre le ravissement extatique de ces deux purs enfants.

Ils demeurèrent séparés par le réel obstacle de branches et de feuilles, la main dans la main, frissonnants, éperdus, et leurs deux cœurs s'en faisaient plus qu'un.

Tout, du reste, en cette soirée béni, chantait le bonheur d'aimer... Ils étaient jeunes, ils étaient beaux tous deux... leur amour montait, en flamme ardente vers les autres qui regardaient complaisamment cette union de deux âmes exquises...

— Je l'adore... lui dit-il tout bas à l'oreille... — Je t'aime, répéta-t-elle... — Henri na le front, et posa sa bouche parmi les soyeuses vagues brunes de l'admiration éblouissante... — Et maintenant, dit-il, je t'embrasse...

de branches vibra dans le silence, et, vivement ils se redressèrent.

— Oh! mon Dieu, souffla la jeune fille, c'est peut-être par là...

Partez vite, Henri... sinon il nous surprendrait, et Dieu sait si je serais grondée...

Mais ayez confiance, je me suis promise à vous... complex sur ma parole... Montrez seulement un peu de patience.

Je pars demain, seulement, soyez assuré que, pendant mon absence, je ne cessai de penser à vous.

précédé. Marguerite était pâle; ce qu'elle venait de surprendre l'avait profondément troublée.

Elle se sentait très lasse, et reposait dans une bergère, lorsque qu'un son la parut.

— Voyons, mon enfant, tu n'es pas raisonnable, observa la mère, tu ne sais donc pas qu'il y a encore neuf heures et demi!

— Tu n'as que la permission de dix heures, songes-tu! — C'est vrai, mère, seulement il faut si bon sous les arbres. L'air est si doux, si parfumé que j'ai voulu... — Tu me trouves un fils bien peu pressé d'est-il pas vrai? — Je suis loin de dire cela, Henri, prononça Mme Gérard d'une voix grave.

Tu m'as donné vingt années d'exclusive tendresse dont le pur rayonnement éclairera mes dernières années d'existence, quoiqu'il arrive... — Que veux-tu dire avec ces mots; qu'il arrive? demanda le jeune homme en venant à passer sur un pont aux pieds de Marguerite. Celle-ci prit dans les siennes les mains de son enfant, et le força à tourner vers son doux visage, si beau, si tendre, ses yeux qui se levait une inquiétude se créait.